

## Au Bois Dormant

La princesse, dans un palais de rose pure,  
Sous les murmures, sous la mobile ombre dort,  
Et de corail ébauche une parole obscure  
Quand les oiseaux perdus mordent ses bagues d'or.

Elle n'écoute ni les gouttes, dans leurs chutes,  
Tinter d'un siècle vide au lointain le trésor,  
Ni, sur la forêt vague, un vent fondu de flûtes  
Déchirer la rumeur d'une phrase de cor.

Laisse, longue, l'écho rendormir la diane,  
Ô toujours plus égale à la molle liane  
Qui se balance et bat tes yeux ensevelis.

Si proche de ta joue et si lente la rose  
Ne va pas dissiper ce délice de plis  
Secrètement sensible au rayon qui s'y pose

## Au Platane

Tu penches, grand Platane, et te proposes nu,  
Blanc comme un jeune Scythe,  
Mais ta candeur est prise, et ton pied retenu  
Par la force du site.

Ombre retentissante en qui le même azur  
Qui t'emporte, s'apaise,  
La noire mère astreint ce pied natal et pur  
À qui la fange pèse.

De ton front voyageur les vents ne veulent pas;  
La terre tendre et sombre,  
Ô Platane, jamais ne laissera d'un pas  
S'émerveiller ton ombre !

Ce front n'aura d'accès qu'aux degrés lumineux  
Où la sève l'exalte;  
Tu peux grandir, candeur, mais non rompre les nœuds  
De l'éternelle halte !

Pressens autour de toi d'autres vivants liés  
Par l'hydre vénérable;  
Tes pareils sont nombreux, des pins aux peupliers,  
De l'yeuse à l'érable,

Qui, par les morts saisis, les pieds échevelés

Dans la confuse cendre,  
Sentent les fuir les fleurs, et leurs spermes ailés,  
Le cours léger descendre.

Le tremble pur, le charme, et ce hêtre formé,  
De quatre jeunes femmes,  
Ne cessent point de battre un ciel toujours fermé,  
Vêtus en vain de rames.

Ils vivent séparés, ils pleurent confondus  
Dans une seule absence,  
Et leurs membres d'argent sont vainement fendus  
À leur douce naissance.

Quand l'âme lentement qu'ils expirent le soir  
Vers l'Aphrodite monte,  
La vierge doit dans l'ombre, en silence, s'asseoir,  
Toute chaude de honte.

Elle se sent surprendre, et pâle, appartenir  
À ce tendre présage  
Qu'une présente chair tourne vers l'avenir  
Par un jeune visage. . .

Mais toi, de bras plus purs que les bras animaux,  
Toi qui dans l'or les plonges,  
Toi qui formes au jour le fantôme des maux  
Que le sommeil fait songes,

Haute profusion de feuilles, trouble fier  
Quand l'âpre tramontane  
Sonne, au comble de l'or, l'azur du jeune hiver  
Sur tes harpes, Platane,

Ose gémir !... Il faut, ô souple chair du bois,  
Te tordre, te détordre,  
Te plaindre sans rompre, et rendre aux vents la voix  
Qu'ils cherchent en désordre !

Flagelle-toi !... Parais l'impatient martyr  
Qui soi-même s'écorche,  
Et dispute à la flamme impuissante à partir  
Ses retours vers la torche !

Afin que l'hymne monte aux oiseaux qui naîtront,  
Et que le pur de l'âme  
Fasse frémir d'espoir les feuillages d'un tronc  
Qui rêve de la flamme,

Je t'ai choisi, puissant personnage d'un parc,

Ivre de ton tangage,  
Puisque le ciel t'exerce, et te presse, ô grand arc,  
De lui rendre un langage !

Ô qu'amourement des Dryades rival,  
Le seul poète puisse  
Flatter ton corps poli comme il fait du Cheval  
L'ambitieuse cuisse !...

– Non, dit l'arbre. Il dit: Non ! par l'étincellement  
De sa tête superbe,  
Que la tempête traite universellement  
Comme elle fait une herbe!

## Baignée

Un fruit de chair se baigne en quelque jeune vasque,  
(Azur dans les jardins tremblants) mais hors de l'eau,  
Isolant la torsade aux puissances de casque,  
Luit le chef d'or que tranche à la nuque un tombeau.

Éclore la beauté par la rose et l'épingle!  
Du miroir même issue où trempent ses bijoux,  
Bizarres feux brisés dont le bouquet dur cingle  
L'oreille abandonnée aux mots nus des flots doux.

Un bras vague inondé dans le néant limpide  
Pour une ombre de fleur à cueillir vainement  
S'effile, ondule, dort par le délice vide,

Si l'autre, courbé pur sous le beau firmament,  
Parmi la chevelure immense qu'il humecte,  
Capture dans l'or simple un vol ivre d'insecte.

## Cantiques des Colonnes

Douces colonnes, aux  
Chapeaux garnis de jour,  
Ornés de vrais oiseaux  
Qui marchent sur le tour,

Douces colonnes, ô  
L'orchestre de fuseaux!  
Chacun immole son  
Silence à l'unisson.

-Que portez-vous si haut,  
Égales radieuses ?

– Au désir sans défaut  
Nos grâces studieuses !

Nous chantons à la fois  
Que nous portons les cieux!  
Ô seule et sage voix  
Qui chantes pour les yeux!

Vois quels hymnes candides !  
Quelle sonorité  
Nos éléments limpides  
Tirent de la clarté !

Si froides et dorées  
Nous fûmes de nos lits  
Par le ciseau tirées,  
Pour devenir ces lys !

De nos lits de cristal  
Nous fûmes éveillées,  
Des griffes de métal  
Nous ont appareillées.

Pour affronter la lune,  
La lune et le soleil,  
On nous polit chacune  
Comme ongle de l'orteil !

Servantes sans genoux,  
Sourires sans figures,  
La belle devant nous  
Se sent les jambes pures.

Pieusement pareilles,  
Le nez sous le bandeau  
Et nos riches oreilles  
Sourdes au blanc fardeau,

Un temple sur les yeux  
Noirs pour l'éternité,  
Nous allons sans les dieux  
À la divinité !

Nos antiques jeunesses,  
Chair mate et belles ombres,  
Sont fières des finesses  
Qui naissent par les nombres !

## César

César, calme César, le pied sur toute chose,  
Les poings durs dans la barbe, et l'œil sombre peuplé  
D'aigles et des combats du couchant contemplé,  
Ton cœur s'enfle, et se sent toute-puissante Cause.

Le lac en vain palpite et lèche son lit rose;  
En vain d'or précieux brille le jeune blé;  
Tu durcis dans les nœuds de ton corps rassemblé  
L'ordre, qui doit enfin fendre ta bouche close.

L'ample monde, au-delà de l'immense horizon,  
L'Empire attend l'éclair, le décret, le tison  
Qui changeront le soir en furieuse aurore.

Heureux là-bas sur l'onde, et bercé du hasard,  
Un pêcheur indolent qui flotte et chante, ignore  
Quelle foudre s'amasse au centre de César.

## Épisode

Un soir favorisé de colombes sublimes,  
La pucelle doucement se peigne au soleil.  
Aux nénuphars de l'onde elle donne un orteil  
Ultime, et pour tiédir ses froides mains errantes  
Parfois trempe au couchant leurs roses transparentes.  
Tantôt, si d'une ondée innocente, sa peau  
Frissonne, c'est le dire absurde d'un pipeau,  
Flûte dont le coupable aux dents de pierreries  
Tire un futile vent d'ombre et de rêverie  
Par l'occulte baiser qu'il risque sous les fleurs.  
Mais presque indifférente aux feintes de ces pleurs,  
Ni se divinisant par aucune parole  
De rose, elle démêle une lourde auréole;  
Et tirant de sa nuque un plaisir qui la tord,  
Ses poings délicieux pressent la touffe d'or  
Dont la lumière coule entre ses doigts limpides !  
Une feuille meurt sur ses épaules humides,  
Une goutte tombe de la flûte sur l'eau,  
Et le pied pur s'épeure comme un bel oiseau  
Ivre d'ombre

# Été

*à Francis Viélé-Griffin*

Été, roche d'air pur, et toi, ardente ruche,  
Ô mer ! Éparpillée en mille mouches sur  
Les touffes d'une chair fraîche comme une cruche,  
Et jusque dans la bouche où bourdonne l'azur;

Et toi, maison brûlante, Espace, cher Espace  
Tranquille, où l'arbre fume et perd quelques oiseaux,  
Où crève infiniment la rumeur de la masse  
De la mer, de la marche et des troupes des eaux,

Tonnes d'odeurs, grands ronds par les races heureuses  
Sur le golfe qui mange et qui monte au soleil,  
Nids purs, écluses d'herbe, ombres des vagues creuses,  
Bercez l'enfant ravie en un poreux sommeil!

Dont les jambes (mais l'une est fraîche et se dénoue  
De la plus rose), les épaules, le sein dur,  
Le bras qui se mélange à l'écumeuse joue  
Brillent abandonnés autour du vase obscur

Où filtrent les grands bruits pleins de bêtes puisées  
Dans les cages de feuille et les mailles de mer  
Par les moulins marins et les huttes rosées  
Du jour... Toute la peau dore les treilles d'air.

# Féerie

La lune mince verse une lueur sacrée,  
Toute une jupe d'un tissu d'argent léger,  
Sur les bases de marbre où vient l'Ombre songer  
Que suit d'un char de perle une gaze nacrée.

Pour les cygnes soyeux qui frôlent les roseaux  
De carènes de plume à demi lumineuse,  
Elle effeuille infinie une rose neigeuse  
Dont les pétales font des cercles sur les eaux...

Est-ce vivre ?... Ô désert de volupté pâmée  
Où meurt le battement faible de l'eau lamée,  
Usant le seuil secret des échos de cristal...

La chair confuse des molles roses commence  
À frémir, si d'un cri le diamant fatal  
Fêle d'un fil de jour toute la fable immense

## Hélène

Azur ! c'est moi Je viens des grottes de la mort  
Entendre l'onde se rompre aux degrés sonores,  
Et je revois les galères dans les aurores  
Ressusciter de l'ombre au fil des rames d'or.

Mes solitaires mains appellent les monarques  
Dont la barbe de sel amusait mes doigts purs;  
Je pleurais. Ils chantaient leurs triomphes obscurs  
Et les golfes enfuis aux poupes de leurs barques.

J'entends les conques profondes et les clairons  
Militaires rythmer le vol des avirons;  
Le chant clair des rameurs enchaîne le tumulte,

Et les Dieux, à la proue héroïque exaltés  
Dans leur sourire antique et que l'écume insulte,  
Tendent vers moi leurs bras indulgents et sculptés.

## Intérieur

Une esclave aux longs yeux chargés de molles chaînes  
Change l'eau de mes fleurs, plonge aux glaces prochaines,  
Au lit mystérieux prodigue ses doigts purs;  
Elle met une femme au milieu de ces murs  
Qui, dans ma rêverie errant avec décence,  
Passe entre mes regards sans briser leur absence,  
Comme passe le verre au travers du soleil,  
Et de la raison pure épargne l'appareil.

# L'abeille

à Francis De Miomandre.

Quelle, et si fine, et si mortelle,  
Que soit ta pointe, blonde abeille,  
Je n'ai, sur ma tendre corbeille,  
Jeté qu'un songe de dentelle.

Pique du sein la gourde belle,  
Sur qui l'Amour meurt ou sommeille,  
Qu'un peu de moi-même vermeille,  
Vienne à la chair ronde et rebelle!

J'ai grand besoin d'un prompt tourment:  
Un mal vif et bien terminé  
Vaut mieux qu'un supplice dormant!

Soit donc mon sens illuminé  
Par cette infime alerte d'or  
Sans qui l'Amour meurt ou s'endort !

# La Ceinture

Quand le ciel couleur d'une joue  
Laisse enfin les yeux le chérir  
Et qu'au point doré de périr  
Dans les roses le temps se joue,

Devant le muet de plaisir  
Qu'enchaîne une telle peinture,  
Dans une Ombre à libre ceinture  
Que le temps est près de saisir.

Cette ceinture vagabonde  
Fait dans le souffle aérien  
Frémir le suprême lien  
De mon silence avec ce monde

Absent, présent Je suis bien seul,  
Et sombre, ô suave linceul!

## La Dormeuse

Quels secrets dans mon cœur brûle ma jeune amie,  
Âme par le doux masque aspirant une fleur ?  
De quels vains aliments sa naïve chaleur  
Fait ce rayonnement d'une femme endormie ?

Souffles, songes, silence, invincible accalmie,  
Tu triomphes, ô paix plus puissante qu'un pleur,  
Quand de ce plein sommeil l'onde grave et l'ampleur  
Conspirent sur le sein d'une telle ennemie.

Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons,  
Ton repos redoutable est chargé de tels dons,  
Ô biche avec langueur longue auprès d'une grappe,

Que malgré l'âme absente, occupée aux enfers,  
Ta forme au ventre pur qu'un bras fluide drape,  
Veille; ta forme veille, et mes yeux sont ouverts

## La Fausse Morte

Humblement, tendrement, sur le tombeau charmant  
Sur l'insensible monument,  
Que d'ombres, d'abandons, et d'amour prodiguée,  
Forme ta grâce fatiguée,  
Je meurs, je meurs sur toi, je tombe et je m'abats,

Mais à peine abattu sur le sépulcre bas,  
Dont la close étendue aux cendres me convie,  
Cette morte apparente, en qui revient la vie,  
Frémit, rouvre les yeux, m'illumine et me mord,  
Et m'arrache toujours une nouvelle mort  
Plus précieuse que la vie.

# La Fileuse

Assise, la fileuse au bleu de la croisée  
Où le jardin mélodieux se dodeline;  
Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline  
Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,  
Elle songe, et sa tête petite s'incline.

Un arbuste et l'air pur font une source vive  
Qui, suspendue au jour, délicieuse arrose  
De ses pertes de fleurs le jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose,  
Courbe le salut vain de sa grâce étoilée,  
Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée;  
Mystérieusement l'ombre frêle se tresse  
Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse  
Angélique, et sans cesse, au doux fuseau crédule,  
La chevelure ondule au gré de la caresse

Derrière tant de fleurs, l'azur se dissimule,  
Fileuse de feuillage et de lumière ceinte:  
Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte,  
Parfume ton front vague au vent de son haleine  
Innocente, et tu crois languir Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

# La Jeune Parque

À  
ANDRÉ GIDE  
depuis bien des années  
j'avais laissé l'art des vers  
essayant de m'y astreindre encore  
j'ai fait cet exercice  
que je te dédie  
1917

*Le ciel a-t-il formé cet amas de merveilles  
Pour la demeure d'un serpent ?*

PIERRE CORNEILLE

Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure  
Seule, avec diamants extrêmes ?.. Mais qui pleure,  
Si proche de moi-même au moment de pleurer ?

Cette main, sur mes traits qu'elle rêve effleurer,  
Distraitement docile à quelque fin profonde,  
Attend de ma faiblesse une larme qui fonde,  
Et que de mes destins lentement divisé,  
Le plus pur en silence éclaire un cœur brisé.  
La houle me murmure une ombre de reproche,  
Ou retire ici-bas, dans ses gorges de roche,  
Comme chose déçue et bue amèrement,  
Une rumeur de plainte et de resserrement...  
Que fais-tu, hérissée, et cette main glacée,  
Et quel frémissement d'une feuille effacée  
Persiste parmi vous, îles de mon sein nu ?...

Je scintille, liée à ce ciel inconnu...  
L'immense grappe brille à ma soif de désastres.

Tout-puissants étrangers, inévitables astres  
Qui daignez faire luire au lointain temporel  
Je ne sais quoi de pur et de surnaturel ;  
Vous qui dans les mortels plongez jusques aux larmes  
Ces souverains éclats, ces invincibles armes,  
Et les élancements de votre éternité,  
Je suis seule avec vous, tremblante, ayant quitté  
Ma couche ; et sur l'écueil mordu par la merveille,

J'interroge mon cœur quelle douleur l'éveille,  
Quel crime par moi-même ou sur moi consommé ?...  
... Ou si le mal me suit d'un songe refermé,  
Quand (au velours du souffle envolé l'or des lampes)  
J'ai de mes bras épais environné mes tempes,  
Et longtemps de mon âme attendu les éclairs ?  
Toute ? Mais toute à moi, maîtresse de mes chairs,  
Durcissant d'un frisson leur étrange étendue,  
Et dans mes doux liens, à mon sang suspendue,  
Je me voyais me voir, sinueuse, et dorais  
De regards en regards, mes profondes forêts.

J'y suivais un serpent qui venait de me mordre.

Quel repli de désirs, sa traîne !... Quel désordre  
De trésors s'arrachant à mon avidité,  
Et quelle sombre soif de la limpidité !

Ô ruse !... À la lueur de la douleur laissée  
Je me sentis connue encor' plus que blessée...  
Au plus traître de l'âme, une pointe me naît ;  
Le poison, mon poison, m'éclaire et se connaît :  
Il colore une vierge à soi-même enlacée,  
Jalouse... Mais de qui, jalouse et menacée ?  
Et quel silence parle à mon seul possesseur ?

Dieux ! Dans ma lourde plaie une secrète sœur  
Brûle, qui se préfère à l'extrême attentive.

Va ! je n'ai plus besoin de ta race naïve,  
Cher Serpent... Je m'enlace, être vertigineux !  
Cesse de me prêter ce mélange de nœuds  
Ni ta fidélité qui me fuit et devine...  
Mon âme y peut suffire, ornement de ruine !  
Elle sait, sur mon ombre égarant ses tourments,  
De mon sein, dans les nuits, mordre les rocs charmants ;  
Elle y suce longtemps le lait des rêveries...  
Laisse donc défaillir ce bras de pierreries  
Qui menace d'amour mon sort spirituel...  
Tu ne peux rien sur moi qui ne soit moins cruel,  
Moins désirable... Apaise alors, calme ces ondes,  
Rappelle ces remous, ces promesses immondes...  
Ma surprise s'abrège, et mes yeux sont ouverts.  
Je n'attendais pas moins de mes riches déserts  
Qu'un tel enfantement de fureur et de tresse :  
Leurs fonds passionnés brillent de sécheresse  
Si loin que je m'avance et m'altère pour voir  
De mes enfers pensifs les confins sans espoir...  
Je sais... Ma lassitude est parfois un théâtre.  
L'esprit n'est pas si pur que jamais idolâtre

Sa fougue solitaire aux élans de flambeau  
Ne fasse fuir les murs de son morne tombeau.

Tout peut naître ici-bas d'une attente infinie.  
L'ombre même le cède à certaine agonie,  
L'âme avare s'entr'ouvre, et du monstre s'émeut  
Qui se tord sur les pas d'une porte de feu...  
Mais, pour capricieux et prompt que tu paraisses,  
Reptile, ô vifs détours tout courus de caresses,  
Si proche impatience et si lourde langueur,  
Qu'es-tu, près de ma nuit d'éternelle longueur ?  
Tu regardais dormir ma belle négligence...  
Mais avec mes périls, je suis d'intelligence,  
Plus versatile, ô Thyrsé, et plus perfide qu'eux.  
Fuis-moi ! du noir retour reprends le fil visqueux !  
Va chercher des yeux clos pour tes danses massives.  
Coule vers d'autres lits tes robes successives,  
Couve sur d'autres cœurs les germes de leur mal,  
Et que dans les anneaux de ton rêve animal  
Halète jusqu'au jour l'innocence anxieuse !...  
Moi, je veille. Je sors, pâle et prodigieuse,  
Toute humide des pleurs que je n'ai point versés,  
D'une absence aux contours de mortelle bercés  
Par soi seule... Et brisant une tombe sereine,  
Je m'accoude inquiète et pourtant souveraine,  
Tant de mes visions parmi la nuit et l'œil,  
Les moindres mouvements consultent mon orgueil. »

Mais je tremblais de perdre une douleur divine !  
Je baisais sur ma main cette morsure fine,  
Et je ne savais plus de mon antique corps  
Insensible, qu'un feu qui brûlait sur mes bords :

Adieu, pensai-je, MOI, mortelle sœur, mensonge...

Harmonieuse MOI, différente d'un songe,  
Femme flexible et ferme aux silences suivis  
D'actes purs !... Front limpide, et par ondes ravis,  
Si loin que le vent vague et velu les achève  
Longs brins légers qu'au large un vol mêle et soulève,  
Dites !... J'étais l'égale et l'épouse du jour,  
Seul support souriant que je formais d'amour  
À la toute-puissante altitude adorée...

Quel éclat sur mes cils aveuglement dorée,  
Ô paupières qu'opprime une nuit de trésor,  
Je priaï à tâtons dans vos ténèbres d'or !  
Poreuse à l'éternel qui me semblait m'enclorre,  
Je m'offrais dans mon fruit de velours qu'il dévore ;  
Rien ne me murmurait qu'un désir de mourir

Dans cette blonde pulpe au soleil pût mûrir :  
Mon amère saveur ne m'était point venue.  
Je ne sacrifiais que mon épaule nue

À la lumière ; et sur cette gorge de miel,  
Dont la tendre naissance accomplissait le ciel,  
Se venait assoupir la figure du monde.  
Puis, dans le dieu brillant, captive vagabonde,  
Je m'ébranlais brûlante et foulais le sol plein,  
Liant et déliant mes ombres sous le lin.  
Heureuse ! À la hauteur de tant de gerbes belles,  
Qui laissais à ma robe obéir les ombelles,  
Dans les abaissements de leur frêle fierté  
Et si, contre le fil de cette liberté,  
Si la robe s'arrache à la rebelle ronce,  
L'arc de mon brusque corps s'accuse et me prononce,  
Nu sous le voile enflé de vivantes couleurs  
Que dispute ma race aux longs liens de fleurs !

Je regrette à demi cette vaine puissance...  
Une avec le désir, je fus l'obéissance  
Imminente, attachée à ces genoux polis ;  
De mouvements si prompts mes vœux étaient remplis  
Que je sentais ma cause à peine plus agile !  
Vers mes sens lumineux nageait ma blonde argile,  
Et dans l'ardente paix des songes naturels,  
Tous ces pas infinis me semblaient éternels.  
Si ce n'est, ô Splendeur, qu'à mes pieds l'Ennemie,

Mon ombre ! la mobile et la souple momie,  
De mon absence peinte effleurait sans effort  
La terre où je fuyais cette légère mort.  
Entre la rose et moi je la vois qui s'abrite ;  
Sur la poudre qui danse, elle glisse et n'irrite  
Nul feuillage, mais passe, et se brise partout...  
Glisse ! Barque funèbre...

Et moi vive, debout,  
Dure, et de mon néant secrètement armée,  
Mais, comme par l'amour une joue enflammée,  
Et la narine jointe au vent de l'oranger,  
Je ne rends plus au jour qu'un regard étranger...  
Oh ! combien peut grandir dans ma nuit curieuse  
De mon cœur séparé la part mystérieuse,  
Et de sombres essais s'approfondir mon art !...  
Loin des purs environs, je suis captive, et par  
L'évanouissement d'arômes abattue,  
Je sens sous les rayons, frissonner ma statue,  
Des caprices de l'or, son marbre parcouru.  
Mais je sais ce que voit mon regard disparu ;

Mon œil noir est le seuil d'inférieures demeures !  
Je pense, abandonnant à la brise les heures  
Et l'âme sans retour des arbustes amers,  
Je pense, sur le bord doré de l'univers,

À ce goût de périr qui prend la Pythonisse  
En qui mugit l'espoir que le monde finisse.  
Je renouvelle en moi mes énigmes, mes dieux,  
Mes pas interrompus de paroles aux cieux,  
Mes pauses, sur le pied portant la rêverie  
Qui suit au miroir d'aile un oiseau qui varie,  
Cent fois sur le soleil joue avec le néant,  
Et brûle, au sombre but de mon marbre béant.

Ô dangereusement de son regard la proie !

Car l'œil spirituel sur ses plages de soie  
Avait déjà vu luire et pâlir trop de jours  
Dont je m'étais prédit les couleurs et le cours.  
L'ennui, le clair ennui de mirer leur nuance,  
Me donnait sur ma vie une funeste avance :  
L'aube me dévoilait tout le jour ennemi.  
J'étais à demi morte ; et peut-être, à demi  
Immortelle, rêvant que le futur lui-même  
Ne fût qu'un diamant fermant le diadème  
Où s'échange le froid des malheurs qui naîtront  
Parmi tant d'autres feux absolus de mon front.

Osera-t-il, le Temps, de mes diverses tombes,  
Ressusciter un soir favori des colombes,  
Un soir qui traîne au fil d'un lambeau voyageur  
De ma docile enfance un reflet de rougeur,  
Et trempe à l'émeraude un long rose de honte ?

Souvenir, ô bûcher, dont le vent d'or m'affronte,  
Souffle au masque la pourpre imprégnant le refus  
D'être en moi-même en flamme une autre que je fus...  
Viens, mon sang, viens rougir la pâle circonstance  
Qu'ennoblissait l'azur de la sainte distance,  
Et l'insensible iris du temps que j'adorai !  
Viens consumer sur moi ce don décoloré  
Viens ! que je reconnaisse et que je les haïsse,  
Cette ombrageuse enfant, ce silence complice,  
Ce trouble transparent qui baigne dans les bois...  
Et de mon sein glacé rejaillisse la voix  
Que j'ignorais si rauque et d'amour si voilée...  
Le col charmant cherchant la chasserresse ailée.

Mon cœur fut-il si près d'un cœur qui va faiblir ?

Fut-ce bien moi, grands cils qui crus m'ensevelir  
Dans l'arrière douceur riant à vos menaces...  
Ô pampres ! sur ma joue errant en fils tenaces,  
Ou toi... de cils tissue et de fluides fûts,  
Tendre lueur d'un soir brisé de bras confus ?

« Que dans le ciel placés, mes yeux tracent mon temple !  
Et que sur moi repose un autel sans exemple ! »

Criaient de tout mon corps la pierre et la pâleur...  
La terre ne m'est plus qu'un bandeau de couleur  
Qui coule et se refuse au front blanc de vertige...  
Tout l'univers chancelle et tremble sur ma tige,  
La pensive couronne échappe à mes esprits,  
La mort veut respirer cette rose sans prix  
Dont la douceur importe à sa fin ténébreuse !

Que si ma tendre odeur grise ta tête creuse,  
Ô mort, respire enfin cette esclave de roi :  
Appelle-moi, délie !... Et désespère-moi,  
De moi-même si lasse, image condamnée !  
écoute... N'attends plus... La renaissante année  
À tout mon sang prédit de secrets mouvements :  
Le gel cède à regret ses derniers diamants...  
Demain, sur un soupir des Bontés constellées,  
Le printemps vient briser les fontaines scellées :  
L'étonnant printemps rit, viole... On ne sait d'où  
Venu ? Mais la candeur ruisselle à mots si doux

Qu'une tendresse prend la terre à ses entrailles...  
Les arbres regonflés et recouverts d'écailles  
Chargés de tant de bras et de trop d'horizons,  
Meuvent sur le soleil leurs tonnantes toisons,  
Montent dans l'air amer avec toutes leurs ailes  
De feuilles par milliers qu'ils se sentent nouvelles...  
N'entends-tu pas frémir ces noms aériens,  
Ô Sourde !... Et dans l'espace accablé de liens,  
Vibrant de bois vivace infléchi par la cime,  
Pour et contre les dieux ramer l'arbre unanime,  
La flottante forêt de qui les rudes troncs  
Portent pieusement à leurs fantasques fronts,  
Aux déchirants départs des archipels superbes,  
Un fleuve tendre, ô mort, et caché sous les herbes ?

Quelle résisterait, mortelle, à ces remous ?  
Quelle mortelle ?

Moi si pure, mes genoux  
Pressentent les terreurs de genoux sans défense...  
L'air me brise. L'oiseau perce de cris d'enfance

Inouïs...l'ombre même où se serre mon cœur,  
Et roses ! mon soupir vous soulève, vainqueur  
Hélas ! des bras si doux qui ferment la corbeille...  
Oh ! parmi mes cheveux pèse d'un poids d'abeille,  
Plongeant toujours plus ivre au baiser plus aigu,  
Le point délicieux de mon jour ambigu...  
Lumière !... Ou toi, la mort ! Mais le plus prompt me prenne !...  
Mon cœur bat ! mon cœur bat ! Mon sein brûle et m'entraîne !  
Ah ! qu'il s'enfle, se gonfle et se tende, ce dur  
Très doux témoin captif de mes réseaux d'azur...  
Dur en moi... mais si doux à la bouche infinie !...

Chers fantômes naissants dont la soif m'est unie,  
Désirs ! Visages clairs !... Et vous, beaux fruits d'amour,  
Les dieux m'ont-ils formé ce maternel contour

Et ces bords sinueux, ces plis et ces calices,  
Pour que la vie embrasse un autel de délices,  
Où mêlant l'âme étrange aux éternels retours,  
La semence, le lait, le sang coulent toujours ?  
Non ! L'horreur m'illumine, exécration harmonie !  
Chaque baiser présage une neuve agonie...  
Je vois, je vois flotter, fuyant l'honneur des chairs  
Des mânes impuissants les millions amers...  
Non, souffles ! Non, regards, tendresses... mes convives,  
Peuple altéré de moi suppliant que tu vives,  
Non, vous ne tiendrez pas de moi la vie !... Allez,  
Spectres, soupirs la nuit vainement exhalés,  
Allez joindre des morts les impalpables nombres !  
Je n'accorderai pas la lumière à des ombres,  
Je garde loin de vous, l'esprit sinistre et clair...  
Non ! Vous ne tiendrez pas de mes lèvres l'éclair !...  
Et puis... mon cœur aussi vous refuse sa foudre.  
J'ai pitié de nous tous, ô tourbillons de poudre !

Grands Dieux ! Je perds en vous mes pas déconcertés !

Je n'implorerai plus que tes faibles clartés,  
Longtemps sur mon visage envieuse de fondre,  
Très imminente larme, et seule à me répondre,  
Larme qui fais trembler à mes regards humains  
Une variété de funèbres chemins ;  
Tu procèdes de l'âme, orgueil du labyrinthe,  
Tu me portes du cœur cette goutte contrainte,  
Cette distraction de mon suc précieux  
Qui vient sacrifier mes ombres sur mes yeux,  
Tendre libation de l'arrière-pensée !  
D'une grotte de crainte au fond de moi creusée  
Le sel mystérieux suinte muette l'eau.  
D'où nais-tu ? Quel travail toujours triste et nouveau

Te tire avec retard, larme, de l'ombre amère ?  
Tu gravis mes degrés de mortelle et de mère,  
Et déchirant ta route, opiniâtre faix,  
Dans le temps que je vis, les lenteurs que tu fais  
M'étouffent... Je me tais, buvant ta marche sûre...  
— Qui t'appelle au secours de ma jeune blessure !

Mais blessures, sanglots, sombres essais, pourquoi ?  
Pour qui, bijoux cruels, marquez-vous ce corps froid,  
Aveugle aux doigts ouverts évitant l'espérance !  
Où va-t-il, sans répondre à sa propre ignorance,  
Ce corps dans la nuit noire étonné de sa foi ?

Terre trouble... et mêlée à l'algue, porte-moi,  
Porte doucement moi... Ma faiblesse de neige,  
Marchera-t-elle tant qu'elle trouve son piège ?  
Où traîne-t-il, mon cygne, où cherche-t-il son vol ?  
... Dureté précieuse... Ô sentiment du sol,  
Mon pas fondait sur toi l'assurance sacrée !  
Mais sous le pied vivant qui tâte et qui la crée  
Et touche avec horreur à son pacte natal,  
Cette terre si ferme atteint mon piédestal.  
Non loin, parmi ces pas, rêve mon précipice...  
L'insensible rocher, glissant d'algues, propice  
À fuir (comme en soi-même ineffablement seul),  
Commence... Et le vent semble au travers d'un linceul  
Ourdir de bruits marins une confuse trame,  
Mélange de la lame en ruine, et de rame...  
Tant de hoquets longtemps, et de râles heurtés,  
Brisés, repris au large... et tous les sorts jetés  
éperdument divers roulant l'oubli vorace...

Hélas ! de mes pieds nus qui trouvera la trace  
Cessera-t-il longtemps de ne songer qu'à soi ?

Terre trouble, et mêlée à l'algue, porte-moi !

Mystérieuse MOI, pourtant, tu vis encore !  
Tu vas te reconnaître au lever de l'aurore  
Amèrement la même...

Un miroir de la mer

Se lève... Et sur la lèvre, un sourire d'hier  
Qu'annonce avec ennui l'effacement des signes,  
Glace dans l'orient déjà les pâles lignes  
De lumière et de pierre, et la pleine prison  
Où flottera l'anneau de l'unique horizon...  
Regarde : un bras très pur est vu, qui se dénude.  
Je te revois, mon bras... Tu portes l'aube...

Ô rude

Réveil d'une victime inachevée... et seuil  
Si doux... si clair, que flatte, affleurement d'écueil,  
L'onde basse, et que lave une houle amortie !...  
L'ombre qui m'abandonne, impérissable hostie,  
Me découvre vermeille à de nouveaux désirs,  
Sur le terrible autel de tous mes souvenirs.

Là, l'écume s'efforce à se faire visible ;  
Et là, titubera sur la barque sensible  
À chaque épaule d'onde, un pêcheur éternel.

Tout va donc accomplir son acte solennel  
De toujours reparaître incomparable et chaste,  
Et de restituer la tombe enthousiaste  
Au gracieux état du rire universel.

Salut ! Divinités par la rose et le sel,  
Et les premiers jouets de la jeune lumière,  
Îles !... Ruches bientôt quand la flamme première  
Fera que votre roche, îles que je prédis,  
Ressente en rougissant de puissants paradis ;  
Cimes qu'un feu féconde à peine intimidées,  
Bois qui bourdonnez de bêtes et d'idées,  
D'hymnes d'hommes comblés des dons du juste éther,  
Îles ! dans la rumeur des ceintures de mer,  
Mères vierges toujours, même portant ces marques,  
Vous m'êtes à genoux de merveilleuses Parques :  
Rien n'égale dans l'air les fleurs que vous placez,  
Mais dans la profondeur, que vos pieds sont glacés !

De l'âme les apprêts sous la tempe calmée,  
Ma mort, enfant secrète et déjà si formée,  
Et vous, divins dégoûts qui me donniez l'essor,  
Chastes éloignements des lustres de mon sort,  
Ne fûtes-vous, ferveur, qu'une noble durée ?  
Nulle jamais des dieux plus près aventurée  
N'osa peindre à son front leur souffle ravisseur,  
Et de la nuit parfaite implorant l'épaisseur,  
Prétendre par la lèvre au suprême murmure.

Je soutenais l'éclat de la mort toute pure  
Telle j'avais jadis le soleil soutenu...  
Mon corps désespéré tendait le torse nu  
Où l'âme, ivre de soi, de silence et de gloire,  
Prête à s'évanouir de sa propre mémoire,  
écoute, avec espoir, frapper au mur pieux  
Ce cœur, — qui se ruine à coups mystérieux  
Jusqu'à ne plus tenir que de sa complaisance  
Un frémissement fin de feuille, ma présence...

Attente vaine, et vaine... Elle ne peut mourir  
Qui devant son miroir pleure pour s'attendrir.

Ô n'aurait-il fallu, folle, que j'accomplisse  
Ma merveilleuse fin de choisir pour supplice  
Ce lucide dédain des nuances du sort ?  
Trouveras-tu jamais plus transparente mort  
Ni de pente plus pure où je rampe à ma perte  
Que sur ce long regard de victime entr'ouverte,  
Pâle, qui se résigne et saigne sans regret ?  
Que lui fait tout le sang qui n'est plus son secret ?  
Dans quelle blanche pais cette pourpre la laisse,  
À l'extrême de l'être et belle de faiblesse !  
Elle calme le temps qui la vient abolir,  
Le moment souverain ne la peut plus pâlir,  
Tant la chair vide baise une sombre fontaine !  
Elle se fait toujours plus seule et plus lointaine...  
Et moi, d'un tel destin, le cœur toujours plus près,  
Mon cortège, en esprit, se berçait de cyprès...  
Vers un aromatique avenir de fumée,  
Je me sentais conduite, offerte et consumée ;  
Toute, toute promise aux nuages heureux !  
Même, je m'apparus cet arbre vaporeux,  
De qui la majesté légèrement perdue  
S'abandonne à l'amour de toute l'étendue.  
L'être immense me gagne, et de mon cœur divin  
L'encens qui brûle expire une forme sans fin...  
Tous les corps radieux tremblent dans mon essence !...

Non, non !... N'irrite plus cette réminiscence !  
Sombre lys ! Ténébreuse allusion des cieux,  
Ta vigueur n'a pu rompre un vaisseau précieux...  
Parmi tous les instants tu touchais au suprême...  
— Mais qui l'emporterait sur la puissance même,  
Avide par tes yeux de contempler le jour  
Qui s'est choisi ton front pour lumineuse tour ?

Cherche, du moins, dis-toi, par quelle sourde suite  
La nuit, d'entre les morts, au jour t'a reconduite ?  
Souviens-toi de toi-même, et retire à l'instinct  
Ce fil (ton doigt doré le dispute au matin),  
Ce fil dont la finesse aveuglément suivie  
Jusque sur cette rive a ramené ta vie...  
Sois subtile... cruelle... ou plus subtile !... Mens !...  
Mais sache !... Enseigne-moi par quels enchantements,  
Lâche que n'a su fuir sa tiède fumée,  
Ni le souci d'un sein d'argile parfumée,  
Par quel retour sur toi, reptile, as-tu repris  
Tes parfums de caverne et tes tristes esprits ?

Hier la chair profonde, hier, la chair maîtresse  
M'a trahie... Oh ! sans rêve, et sans une caresse !...  
Nul démon, nul parfum ne m'offrit le péril  
D'imaginaires bras mourant au col viril ;  
Ni, par le Cygne-Dieu, de plumes offensée  
Sa brûlante blancheur n'effleura ma pensée...

Il eût connu pourtant le plus tendre des nids !  
Car toute à la faveur de mes membres unis,  
Vierge, je fus dans l'ombre une adorable offrande...  
Mais le sommeil s'éprit d'une douceur si grande,  
Et nouée à moi-même au creux de mes cheveux,  
J'ai mollement perdu mon empire nerveux.  
Au milieu de mes bras, je me suis faite une autre...  
Qui s'aliène ?... Qui s'envole ?... Qui se vautre ?...  
À quel détour caché, mon cœur s'est-il fondu ?  
Quelle conque a redit le nom que j'ai perdu ?  
Le sais-je, quel reflux traître m'a retirée  
De mon extrémité pure et prématurée,  
Et m'a repris le sens de mon vaste soupir ?  
Comme l'oiseau se pose, il fallut m'assoupir.

Ce fut l'heure, peut-être, où la devineresse

Intérieure s'use et se désintéresse :  
Elle n'est plus la même... Une profonde enfant  
Des degrés inconnus vainement se défend,  
Et redemande au loin ses mains abandonnées.  
Il faut céder aux vœux des mortes couronnées  
Et prendre pour visage un souffle...  
Doucement, Me voici : mon front touche à ce consentement...  
Ce corps, je lui pardonne, et je goûte à la cendre  
Je me remets entière au bonheur de descendre,  
Ouvrte aux noirs témoins, les bras suppliciés,  
Entre des mots sans fin, sans moi, balbutiés.  
Dors, ma sagesse, dors. Forme-toi cette absence ;  
Retourne dans le germe et la sombre innocence,  
Abandonne-toi vive aux serpents, aux trésors.  
Dors toujours ! Descends, dors toujours ! Descends, dors, dors !

(La porte basse c'est une bague... où la gaze  
Passe... Tout meurt, tout rit dans la gorge qui jase...  
L'oiseau boit sur ta bouche et tu ne peux le voir...  
Viens plus bas, parle bas... Le noir n'est pas si noir...)

Délicieux linceuls, mon désordre tiède,  
Couche où je me répands, m'interroge et me cède,  
Où j'allai de mon cœur noyer les battements,  
Presque tombeau vivant dans mes appartements,  
Qui respire, et sur qui l'éternité s'écoute,

Place pleine de moi qui m'avez prise toute,  
Ô forme de ma forme et la creuse chaleur  
Que mes retours sur moi reconnaissent la leur,  
Voici que tant d'orgueil qui dans vos plis se plonge  
À la fin se mélange aux bassesses du songe !  
Dans vos nappes, où lisse elle imitait sa mort  
L'idole malgré soi se dispose et s'endort,  
Lasse femme absolue, et les yeux dans ses larmes,  
Quand, de ses secrets nus les antres et les charmes,  
Et ce reste d'amour que se gardait le corps  
Corrompirent sa perte et ses mortels accords.

Arche toute secrète, et pourtant si prochaine,  
Mes transports, cette nuit, pensaient briser ta chaîne ;  
Je n'ai fait que bercer de lamentations

Tes flancs chargés de jour et de créations !  
Quoi ! mes yeux froidement que tant d'azur égare  
Regardent là périr l'étoile fine et rare,  
Et ce jeune soleil de mes étonnements  
Me paraît d'une aïeule éclairer les tourments,  
Tant sa flamme aux remords ravit leur existence,  
Et compose d'aurore une chère substance  
Qui se formait déjà substance d'un tombeau !...  
O, sur toute la mer, sur mes pieds, qu'il est beau !  
Tu viens !... Je suis toujours celle que tu respirez,  
Mon voile évaporé me fuit vers tes empires...

... Alors, n'ai-je formé vains adieux si je vis,  
Que songes ?... Si je viens, en vêtements ravis,  
Sur ce bord, sans horreur, humer la haute écume,  
Boire des yeux l'immense et riante amertume,  
L'être contre le vent, dans le plus vif de l'air,  
Recevant au visage un appel de la mer ;  
Si l'âme intense souffle, et renfle furibonde  
L'onde abrupte sur l'onde abattue, et si l'onde  
Au cap tonne, immolant un monstre de candeur,  
Et vient des hautes mers vomir la profondeur  
Sur ce roc, d'où jaillit jusque vers mes pensées  
Un éblouissement d'étincelles glacées,

Et sur toute ma peau que morde l'âpre éveil,  
Alors, malgré moi-même, il le faut, ô Soleil,  
Que j'adore mon cœur où tu te viens connaître,  
Doux et puissant retour du délice de naître,

Feu vers qui se soulève une vierge de sang  
Sous les espèces d'or d'un sein reconnaissant !

## L'Amateur de poèmes

Si je regarde tout à coup ma véritable pensée, je ne me console pas de devoir subir cette parole intérieure sans personne et sans origine ; ces figures éphémères ; et cette infinité d'entreprises interrompues par leur propre facilité, qui se transforment l'une dans l'autre, sans que rien ne change avec elles. Incohérente sans le paraître, nulle instantanément comme elle est spontanée, la pensée, par sa nature, manque de style.

Mais je n'ai pas tous les jours la puissance de proposer à mon attention quelques êtres nécessaires, ni de feindre les obstacles spirituels qui formeraient une apparence de commencement, de plénitude et de fin, au lieu de mon insupportable fuite.

Un poème est une durée, pendant laquelle, lecteur, je respire une loi qui fut préparée : je donne mon souffle et les machines de ma voix ; ou seulement leur pouvoir, qui se concilie avec le silence.

Je m'abandonne à l'adorable allure : lire, vivre où mènent les mots. Leur apparition est écrite. Leurs sonorités concertées. Leur ébranlement se compose, d'après une méditation antérieure, et ils se précipiteront en groupes magnifiques ou purs, dans la résonance. Même des étonnements sont assurés : ils sont cachés d'avance, et font partie du nombre.

Mû par l'écriture fatale, et si le mètre toujours futur enchaîne sans retour ma mémoire, je ressens chaque parole dans toute sa force, pour l'avoir indéfiniment attendue. Cette mesure qui me transporte et que je colore, me garde du vrai et du faux. Ni le doute ne me divise, ni la raison ne me travaille. Nul hasard, - mais une chance extraordinaire se fortifie. Je trouve sans effort le langage de ce bonheur ; et je pense par artifice, une pensée toute certaine, merveilleusement prévoyante, - aux lacunes calculées, sans ténèbres involontaires, dont le mouvement me commande et la quantité me comble : une pensée singulièrement achevée.

## Le Bois Amical

Nous avons pensé des choses pures  
Côte à côte, le long des chemins,  
Nous nous sommes tenus par les mains  
Sans dire... parmi les fleurs obscures;

Nous marchions comme des fiancés  
Seuls, dans la nuit verte des prairies;  
Nous partagions ce fruit de féeries  
La lune amicale aux insensés

Et puis, nous sommes morts sur la mousse,  
Très loin, tout seuls parmi l'ombre douce  
De ce bois intime et murmurant;

Et là-haut, dans la lumière immense,  
Nous nous sommes trouvés en pleurant  
Ô mon cher compagnon de silence !

## Le Cimetière marin

Ce toit tranquille, où marchent des colombes,  
Entre les pins palpite, entre les tombes ;  
Midi le juste y compose de feux  
La mer, la mer, toujours recommencée  
Ô récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux !

Quel pur travail de fins éclairs consume  
Maint diamant d'imperceptible écume,  
Et quelle paix semble se concevoir !  
Quand sur l'abîme un soleil se repose,  
Ouvrages purs d'une éternelle cause,  
Le Temps scintille et le Songe est savoir.

Stable trésor, temple simple à Minerve,  
Masse de calme, et visible réserve,  
Eau sourcilleuse, œil qui gardes en toi  
Tant de sommeil sous un voile de flamme,  
Ô mon silence... ! Édifice dans l'âme,  
Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit !

Temple du Temps, qu'un seul soupir résume,  
À ce point pur je monte et m'accoutume,  
Tout entouré de mon regard marin ;  
Et comme aux dieux mon offrande suprême,  
La scintillation sereine sème  
Sur l'altitude un dédain souverain.

Comme le fruit se fond en jouissance,  
Comme en délice il change son absence  
Dans une bouche où sa forme se meurt,  
Je hume ici ma future fumée,  
Et le ciel chante à l'âme consumée  
Le changement des rives en rumeur.

Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change !  
Après tant d'orgueil, après tant d'étrange  
Oisiveté, mais pleine de pouvoir,  
Je m'abandonne à ce brillant espace,  
Sur les maisons des morts mon ombre passe  
Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir.

L'âme exposée aux torches du solstice,  
Je te soutiens, admirable justice  
De la lumière aux armes sans pitié !  
Je te rends pure à ta place première,  
Regarde-toi... ! Mais rendre la lumière  
Suppose d'ombre une morne moitié.

Ô pour moi seul, à moi seul, en moi-même,  
Auprès d'un cœur, aux sources du poème,  
Entre le vide et l'événement pur,  
J'attends l'écho de ma grandeur interne,  
Amère, sombre, et sonore citerne,  
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur !

Sais-tu, fausse captive des feuillages,  
Golfe mangeur de ces maigres grillages,  
Sur mes yeux clos, secrets éblouissants,  
Quel corps me traîne à sa fin paresseuse,  
Quel front l'attire à cette terre osseuse ?  
Une étincelle y pense à mes absents.

Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,  
Fragment terrestre offert à la lumière,  
Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux,  
Composé d'or, de pierre et d'arbres sombres,  
Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres ;  
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux !

Chienne splendide, écarte l'idolâtre !  
Quand solitaire au sourire de pâte,  
Je pais longtemps, moutons mystérieux,  
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,  
Éloignes-en les prudentes colombes,  
Les songes vains, les anges curieux !

Ici venu, l'avenir est paresse.  
L'insecte net gratte la sécheresse ;  
Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air  
À je ne sais quelle sévère essence...  
La vie est vaste, étant ivre d'absence,  
Et l'amertume est douce, et l'esprit clair.

Les morts cachés sont bien dans cette terre  
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.  
Midi là-haut, Midi sans mouvement  
En soi se pense et convient à soi-même...  
Tête complète et parfait diadème,  
Je suis en toi le secret changement.

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes !  
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes  
Sont le défaut de ton grand diamant...  
Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,  
Un peuple vague aux racines des arbres  
A pris déjà ton parti lentement.

Ils ont fondu dans une absence épaisse,  
L'argile rouge a bu la blanche espèce,  
Le don de vivre a passé dans les fleurs !  
Où sont des morts les phrases familières,  
L'art personnel, les âmes singulières ?  
La larve file où se formaient les pleurs.

Les cris aigus des filles chatouillées,  
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,  
Le sein charmant qui joue avec le feu,  
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,  
Les derniers dons, les doigts qui les défendent,  
Tout va sous terre et rentre dans le jeu !

Et vous, grande âme, espérez-vous un songe  
Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge  
Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici ?  
Chanterez-vous quand serez vaporeuse ?  
Allez ! Tout fuit ! Ma présence est poreuse,  
La sainte impatience meurt aussi !

Maigre immortalité noire et dorée,  
Consolatrice affreusement laurée,  
Qui de la mort fais un sein maternel,  
Le beau mensonge et la pieuse ruse !  
Qui ne connaît, et qui ne les refuse,  
Ce crâne vide et ce rire éternel !

Pères profonds, têtes inhabitées,  
Qui sous le poids de tant de pelletées,  
Êtes la terre et confondez nos pas,  
Le vrai rongeur, le ver irréfutable  
N'est point pour vous qui dormez sous la table,  
Il vit de vie, il ne me quitte pas !

Amour, peut-être, ou de moi-même haine ?  
Sa dent secrète est de moi si prochaine  
Que tous les noms lui peuvent convenir !  
Qu'importe ! Il voit, il veut, il songe, il touche !  
Ma chair lui plaît, et jusque sur ma couche,  
À ce vivant je vis d'appartenir !

Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d'Élée !  
M'as-tu percé de cette flèche ailée  
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas !  
Le son m'enfante et la flèche me tue !  
Ah ! le soleil... Quelle ombre de tortue  
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas !

Non, non... ! Debout ! Dans l'ère successive !

Brisez, mon corps, cette forme pensive !  
Buvez, mon sein, la naissance du vent !  
Une fraîcheur, de la mer exhalée,  
Me rend mon âme... Ô puissance salée !  
Courons à l'onde en rejaillir vivant.

Oui ! Grande mer de délires douée,  
Peau de panthère et chlamyde trouée,  
De mille et mille idoles du soleil,  
Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,  
Qui te remords l'étincelante queue  
Dans un tumulte au silence pareil,

Le vent se lève... ! Il faut tenter de vivre !  
L'air immense ouvre et referme mon livre,  
La vague en poudre ose jaillir des rocs !  
Envolez-vous, pages tout éblouies !  
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies  
Ce toit tranquille où picoraient des focs !

## **L'insinuant**

Ô courbes, méandre,  
Secrets du menteur,  
Est-il art plus tendre  
Que cette lenteur ?

Je sais où je vais,  
Je t'y veux conduire,  
Mon dessein mauvais  
N'est pas de te nuire...

Quoique souriante  
En pleine fierté,  
Tant de liberté  
Te désorienté ?

Ô Courbes, méandres,  
Secrets du menteur,  
Je veux faire attendre  
Le mot le plus tendre.

## Le Sylphe

Ni vu ni connu  
Je suis le parfum  
Vivant et défunt  
Dans le vent venu !

Ni vu ni connu  
Hasard ou génie ?  
À peine venu  
La tâche est finie !

Ni lu ni compris ?  
Aux meilleurs esprits  
Que d'erreurs promises !

Ni vu ni connu,  
Le temps d'un sein nu  
Entre deux chemises !

## Le Vin Perdu

J'ai, quelque jour, dans l'Océan,  
(mais je ne sais plus sous quels cieux),  
Jeté, comme offrande au néant,  
Tout un peu de vin précieux

Qui voulut ta perte, ô liqueur ?  
J'obéis peut-être au devin ?  
Peut-être au souci de mon cœur,  
Songeant au sang, versant le vin ?

Sa transparence accoutumée  
Après une rose fumée  
Reprit aussi pure la mer

Perdu ce vin, ivres les ondes !  
J'ai vu bondir dans l'air amer  
Les figures les plus profondes

## Les Grenades

Dures grenades entr'ouvertes  
Cédant à l'excès de vos grains,  
Je crois voir des fronts souverains  
Éclatés de leurs découvertes!

Si les soleils par vous subis,  
Ô grenades entrebâillées  
Vous ont fait d'orgueil travaillées  
Craquer les cloisons de rubis,

Et que si l'or sec de l'écorce  
À la demande d'une force  
Crève en gemmes rouges de jus,

Cette lumineuse rupture  
Fait rêver une âme que j'eus  
De sa secrète architecture

## Les Pas

Tes pas, enfants de mon silence,  
Saintement, lentement placés,  
Vers le lit de ma vigilance  
Procèdent muets et glacés.

Personne pure, ombre divine,  
Qu'ils sont doux, tes pas retenus !  
Dieux! tous les dons que je devine  
Viennent à moi sur ces pieds nus!

Si, de tes lèvres avancées,  
Tu prépares pour l'apaiser,  
À l'habitant de mes pensées  
La nourriture d'un baiser,

Ne hâte pas cet acte tendre,  
Douceur d'être et de n'être pas,  
Car j'ai vécu de vous attendre,  
Et mon cœur n'était que vos pas.

## Les Vaines Danseuses

Celles qui sont des fleurs légères sont venues,  
Figurines d'or et beautés toutes menues  
Où s'irise une faible lune Les voici  
Mélodieuses fuir dans le bois éclairci.  
De mauves et d'iris et de nocturnes roses  
Sont les grâces de nuit sous leurs danses écloses.  
Que de parfums voilés dispensent leurs doigts d'or!  
Mais l'azur doux s'effeuille en ce bocage mort  
Et de l'eau mince luit à peine, reposée  
Comme un pâle trésor d'une antique rosée  
D'où le silence en fleur monte Encor' les voici  
Mélodieuses fuir dans le bois éclairci.  
Aux calices aimés leurs mains sont gracieuses;  
Un peu de lune dort sur leurs lèvres pieuses  
Et leurs bras merveilleux aux gestes endormis  
Aiment à dénouer sous les myrtes amis  
Leurs liens fauves et leurs caresses Mais certaines,  
Moins captives du rythme et des harpes lointaines,  
S'en vont d'un pas subtil au lac enseveli  
Boire des lys l'eau frêle où dort le pur oublié.

## Même féerie

La lune mince verse une lueur sacrée,  
Comme une jupe d'un tissu d'argent léger,  
Sur les masses de marbre où marche et croit songer  
Quelque vierge de perle et de gaze nacrée.

Pour les cygnes soyeux qui frôlent les roseaux  
De carènes de plume à demi lumineuse,  
Sa main cueille et dispense une rose neigeuse  
Dont les pétales font des cercles sur les eaux.

Délicieux désert, solitude pâmée,  
Quand le remous de l'eau par la lune lamée  
Compte éternellement ses échos de cristal,

Quel cœur pourrait souffrir l'inexorable charme  
De la nuit éclatante au firmament fatal,  
Sans tirer de soi-même un cri pur comme une arme ?

## **Naissance de Vénus**

De sa profonde mère, encor' froide et fumante,  
Voici qu'au seuil battu de tempêtes, la chair  
Amèrement vomie au soleil par la mer,  
Se délivre des diamants de la tourmente.

Son sourire se forme, et suit sur ses bras blancs  
Qu'éploie l'orient d'une épaule meurtrie,  
De l'humide Thétis la pure pierrerie,  
Et sa tresse se fraye un frisson sur ses flancs.

Le frais gravier, qu'arrose et fuit sa course agile,  
Croule, creuse rumeur de soif, et le facile  
Sable a bu les baisers de ses bonds puérils;

Mais de mille regards ou perfides ou vagues,  
Son œil mobile mêle aux éclairs de périls  
L'eau riante, et la danse infidèle des vagues.

## **Narcisse Parle**

Narcissiae placandis manibus.

Ô frères! tristes lys, je languis de beauté  
Pour m'être désiré dans votre nudité,  
Et vers vous, Nymphes, Nymphes, ô Nymphes des fontaines,  
Je viens au pur silence offrir mes lames vaines.

Un grand calme m'écoute, où j'écoute l'espoir.  
La voix des sources change et me parle du soir;  
J'entends l'herbe d'argent grandir dans l'ombre sainte,  
Et la lune perfide élève son miroir  
Jusque dans les secrets de la fontaine éteinte.

Et moi! De tout mon cœur dans ces roseaux jeté,  
Je languis, ô saphir, par ma triste beauté !

## Ode secrète

Chute superbe, fin si douce,  
Oubli des luttes, quel délice  
Que d'étendre à même la mousse  
Après la danse, le corps lisse !

Jamais une telle lueur  
Que ces étincelles d'été  
Sur un front semé de sueur  
N'avait la victoire fêté !

Mais touché par le Crépuscule,  
Ce grand corps qui fit tant de choses,  
Qui dansait, qui rompit Hercule,  
N'est plus qu'une masse de roses !

Dormez, sous les pas sidéraux,  
Vainqueur lentement désuni,  
Car l'Hydre inhérente au héros  
S'est éployée à l'infini...

Ô quel Taureau, quel Chien, quelle Ourse,  
Quels objets de victoire énorme,  
Quand elle entre aux temps sans ressource  
L'âme impose à l'espace informe!

Fin suprême, étincellement  
Qui, par les monstres et les dieux,  
Proclame universellement  
Les grands actes qui sont aux Cieux !

# Orphée

Je compose en esprit, sous les myrtes, Orphée  
L'Admirable! le feu, des cirques purs descend;  
Il change le mont chauve en auguste trophée  
D'où s'exhale d'un dieu l'acte retentissant.

Si le dieu chante, il rompt le site tout-puissant ;  
Le soleil voit l'horreur du mouvement des pierres;  
Une plainte inouïe appelle éblouissants  
Les hauts murs d'or harmonieux d'un sanctuaire.

Il chante, assis au bord du ciel splendide, Orphée !  
Le roc marche, et trébuche; et chaque pierre fée  
Se sent un poids nouveau qui vers l'azur délire!

D'un Temple à demi nu le soir baigne l'essor,  
Et soi-même il s'assemble et s'ordonne dans l'or  
À l'âme immense du grand hymne sur la lyre !

# Un Feu Distinct

Un feu distinct m'habite, et je vois froidement  
La violente vie illuminée entière  
Je ne puis plus aimer seulement qu'en dormant  
Ses actes gracieux mélangés de lumière.

Mes jours viennent la nuit me rendre des regards,  
Après le premier temps de sommeil malheureux;  
Quand le malheur lui-même est dans le noir épars  
Ils reviennent me vivre et me donner des yeux.

Que si leur joie éclate, un écho qui m'éveille  
N'a rejeté qu'un mort sur ma rive de chair,  
Et mon rire étranger suspend à mon oreille,

Comme à la vide conque un murmure de mer,  
Le doute -sur le bord d'une extrême merveille,  
Si je suis, si je fus, si je dors ou je veille.

# Vue

Si la plage planche, si  
L'ombre sur l'œil s'use et pleure  
Si l'azur est larme, ainsi  
Au sel des dents pure affleure

La vierge fumée ou l'air  
Que berce en soi puis expire  
Vers l'eau debout d'une mer  
Assoupie en son empire

Celle qui sans les ouïr  
Si la lèvre au vent remue  
Se joue à évanouir  
Mille mots vains où se mue

Sous l'humide éclair de dents  
Le très doux feu du dedans.